Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 62 (1924)
Heft: 3

Artikel: Nos couleurs
Autor: Chardon, H.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-218522

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

NOS COULEURS

(pour le 24 janvier).

Il est vert et blanc, le drapeau
du beau pays que j'aime
du doux pays de Vaud.

Le drapeau, c'est le diadème
Dont tout un peuple est couronné ;
C'est le symbôle et le poème
De la terre où ce peuple est né
Le nôtre a la couleur des cîmes
Et un printemps, dans leur beauté.
C'est d'eux et nous que nous le prîmes,
Il est fait de nos sens intimes
Et sa devise est : Liberté !

Il ne voulut point de conquête
Hors celle du Pays de Vaud ;
C'est pourquoi nous lui faisons fête
Et le portons toujours plus haut.
Il n'eut pas des héros sans nombre ;
Il n'en a qu'un, presque irréel.
Tant sont beaux, sur le passé sombre
Ce front pur qui surgit de l'ombre
Et ce nom du martyr ! Davel.

La croix d'argent sur champ de gueules
S'éclaire de notre idéal.
C'est notre émule et notre aïeule,
C'est notre drapeau fédéral.
Notre amour est pour eux le même.
Il dit à tous : Fais ce que dois !
Le tocsin sonna leur baptême
Et d'honneur fit le diadème
Couronnant le peuple vaudois.

Il est vert et blanc, le drapeau
du beau pays que j'aime
du doux pays de Vaud.

H. CHARDON.

Prenez la peine de vous asseoir. — Les femmes, paraît-il, ne savent pas s'asseoir avec grâce. Ce sont du moins les professeurs de maintien qui l'affirment.

Car, pour s'asseoir, il ne suffit pas, comme disait à peu près Alexandre Dumas, « d'avoir de quoi et quelque chose pour se mettre dessus ». Certains principes doivent être observés, dont voici les plus essentiels :

« Si vous êtes grande, choisissez une chaise haute, sans quoi vos genoux rejoindront votre menton.

» Si vous êtes petite, choisissez naturellement une chaise basse pour que vos pieds ne balancent pas dans le vide.

» Puis, quand vous aurez choisi votre chaise, portez tout le poids de votre corps sur un pied, pliez le genou sans précipitation et baissez-vous graduellement jusqu'à ce qu'il y ait contact entre le siège et vous-même. »

Les experts ajoutent :

Exercez-vous devant une glace et surtout soyez naturelle...

LE « CONTEUR » EN VALAIS
LES TEMPS CHANGENT

Il faut savoir sortir de chez soi, de son « patelin ». Si nous faisions, par exemple, une petite excursion en Valais, à Martigny, le pays du Montibeux. Vous connaissez le Montibeux ? C'est un vin excellent. De tous les crus valaisans, c'est celui qui ressemble le plus aux nôtres. C'est là, peut-être, ce qui nous le fait préférer aux autres vins du Valais, même les plus capiteux.

Pour cette excursion, nous choisirons comme guide le correspondant du journal *Le Valais*, qui signe : *Alpinus*. Il a écrit, dans ce journal, un article intéressant, sous le titre : « Autrefois et aujourd'hui. — Les hôtels de Martigny ». Le voici :

* * *

Ce n'est pas sans une pointe de mélancolie que je lisais dans les journaux valaisans de cette dernière quinzaine, l'avis annonçant la vente du mobilier et de la lingerie du Grand-Hôtel du Mont-Blanc. C'est donc fini... « Les voyageurs ne viendront plus demander « bon souper et bon gîte » dans le vieil hôtel « le Cygne » des temps passés » C'est une longue page d'histoire locale qui se tourne.

Comme les temps changent ! Où sont les vieux hôtels de Martigny? Hélas ! comme beaucoup d'autres choses, ils ont suivi la pente fatale, le déclin d'abord, et la ruine ensuite. A la vérité, les bâtiments sont toujours là, mais c'est la destination qui a changé. La vapeur et l'électricité ont tué les bonnes vieilles diligences, les chars de côté et les voitures hautes sur roues, voitures solides de montagne, traînées par les bons chevaux du pays, et, du même coup elles ont donné le coup mortel aux vieilles auberges et aux hôtels familiers où s'arrêtaient si volontiers les voyageurs d'antan, les voyageurs à petites journées.

Que diraient Jean-Jacques et Bridel, Saussure et Dumas s'ils allaient revenir et ne plus trouver les vieilles pataches et les mulets, et les auberges aux enseignes ajourées, aux inscriptions curieuses: « Ici on loge à pied et à cheval » avec, sur le pas de la porte, l'hôtelier au bon et accueillant sourire, avec la main cordialement tendue.

Ces mélancoliques réflexions m'amènent à parler un peu de nos vieux hôtels sans billards et sans ascenseurs ; les hôtels où les mulets sellés à la vieille mode piaffaient devant la porte dans un bruit de grelots en attendant les voyageurs pour Chamonix ou le Grand St-Bernard. C'était le bon temps, le temps des vieux guides en courte culotte de peau, qui conduisaient par la bride les bons mulets au pied agile et sûr, les vieux guides qui causaient familièrement avec les voyageurs : grandes dames et grands messieurs, écrivains ou naturalistes en voyage ou simples curieux qui le carnet à la main, notaient toutes les particularités du pays.

Ce temps n'est plus. Les chemins de fer d'abord, puis les autos et les camions ont remplacé les mulets et les voitures et le bruit de leurs sifflets et de leurs trompes a éteint le carillon des grelots.

Il y a un siècle et plus, Martigny avait déjà de bons hôtels renommés. En ville, l'auberge de la Grand'Maison, celle de la Tour et celle de l'Aigle ; au Bourg, les Trois-Couronnes et le Lion d'Or. Comme c'est changé !

Je connais une vieille estampe, qui montre la Grand'Maison avec les voyageurs en costumes baroques et une berline à trois ou quatre chevaux, arrêtés devant la porte où un laquais galonné charge une malle sur ses épaules. De platanes sur la place... point, mais on voit à quelque distance un grand poirier qui marque l'emplacement du futur hôtel du Cygne et devant la maison Ganioz on voit le pavé de la vieille route au bout de laquelle on devine le vieux pont de la Bâtiaz, vers la Chapelle. Pauvre vieille Grand'Maison ! elle a vu ses derniers beaux jours, alors que Joseph Morand, le capitaine aimé des carabiniers faisait encore sonner dans ses corridors sa voix claire et son pas martial. Dans une de ses salles, Alexandre Dumas s'est régalé d'un bifteck d'ours pris à Bruson. C'est maintenant une maison bourgeoise qui abrite peut-être vingt ménages et la voix des temps passés est bien éteinte en elle.

« A la Tour » c'était l'enseigne du collège actuel de Martigny. En voilà un qui a changé ! Je me souviens encore de ses dernières années de gloire, alors que la chapelle n'existait pas et qu'un groupe de platanes ombrageait la place du côté du midi. De chaque côté de la porte, il y avait deux acacias-boule déjà vieux, où nichait un monde d'oiseaux. A la place de la Chapelle, il y avait deux grands catalpas, dont, enfant, je m'amusais avec d'autres amis à sucer les cosses, que nous appelions des cigares ! Je vois encore le vieux jardin aux allées moussues, avec un grand sureau dans le coin et de l'autre côté, dans le potager la mare où s'ébrouaient les canards. Tout cela n'est plus et les cris joyeux des écoliers ont remplacé dans la cour les grelots des chevaux et les appels des cochers. Son voisin l'Hôtel de l'Aigle a eu le même sort peu après. Je le vois encore avec son toit raide à deux pans inégaux et sa cour où se trouvait une boutique de coiffeur.

Le dernier venu des vieux hôtels a tenu plus longtemps, c'est l'auberge du Cygne — actuellement Mont-Blanc. — L'un de ses premiers tenanciers fut Louis Cornut de Vouvry. Bridel raconte qu'en 1801, s'étant arrêté chez lui, il le trouva de fort mauvaise humeur. Il y avait de quoi ! Le brave hôtelier venait de faire repeindre son enseigne et comme elle flamboyait ! Mais voilà... à cause de la nouvelle ordonnance de l'Etat sur les enseignes on le tracassait quelque peu. *Inde irae*. Pauvre Cornut, il eut une fin tragique : le 16 juin 1818 il fut surpris dans sa cour par la débâcle et son cadavre ne fut pas retrouvé.

Aux environs de 1870, on retrouve à la même enseigne la famille Devouassoux de Chamonix. Bientôt après le Cygne passe en d'autres mains pour devenir enfin la propriété de Oscar Cornut de Vouvry, dont tous les Martignerains garderont longtemps le souvenir.

Le Cygne devint enfin le « Mont-Blanc. Papa Cornut était un homme d'initiative et d'action. Ce fut d'abord une aile qu'il ajouta à la maison puis il réunit le tout en un seul bâtiment ; bientôt le chalet-dépendance sortit de terre, ensuite la fontaine et les portes du parc avec leurs statues de ciment, et un beau jardin mit, devant l'hôtel transformé, sa masse verdoyante. Le vieux « Cygne » de Louis Cornut était devenu le Grand-Hôtel du Mont-Blanc, un des plus renommés du canton. Quelques années plus tard, M. Cornut cédait sa création à Georges Morand, trop tôt disparu et allait transformer l'hôtel Clerc.

Ce dernier vint vers 1850-60 mettre sa façade régulière sur la route cantonale. Il devint bientôt le rendez-vous le plus sélect de Martigny.

C'est là que s'arrêtaient les grands personnages ; en juillet 1888 il eut l'honneur d'héberger la reine Marguerite d'Italie. De leur côté, alpinistes et naturalistes affectionnaient l'hôtel et le patron. Combien de fois la salle à manger retentit-elle des rires joyeux de Jean Muret, de Ch. Fauconnet et de Louis Favrat? Je ne le sais pas, mais ce que je sais, c'est qu'on en trouve des échos dans les souvenirs d'excursions de ces intrépides de la première heure.

L'un des propriétaires suivants, M. Hess, a laissé dans mes souvenirs d'enfance, celui de son singe enfermé dans une cage et qu'avec mes amis d'alors j'allais taquiner, mais ce qui surtout excitait notre curiosité de gamins, c'était le cerf et la biche qui se promenaient dans un enclos derrière l'hôtel.

Encore des choses disparues. O. Cornut ayant repris l'hôtel Clerc à son compte, le transforma, l'embellit et créa le parc qui est devenu jardin public, tandis que le bâtiment lui-même est devenu propriété municipale et abrite quelques bureaux, des familles et les cours de commerce.

Disparu aussi l'Hôtel National, le benjamin de la famille, sans calembour, et le Bourg est veuf de son Lion d'Or.

Toute cette dégringolade hôtelière a été déclenchée par l'ouverture du Martigny-Châtelard en 1906, que vint plus tard accentuer celle du Martigny-Orsières : la guerre de 1914 fit le reste.

La chute de l'industrie hôtelière a entraîné celle des voituriers. Finies les longues théories de voitures qui stationnaient devant les hôtels ; éteinte la musique des grelots qui se mêlait au claquement clair des longs fouets ; à leur place les autos et les motos, sillonnent nos rues et nos routes alpestres et les sons criards de leurs clackstons, ou les rauquements sourds de leurs trompes déchirent l'air de leurs appels répétés: les bruits de locomotion moderne ont étouffé les derniers échos du passé.

Un seul hôtel subsiste dans l'intérieur de la ville, c'est celui où le Papa Kluser fait revivre les bonnes traditions d'autrefois, mais c'est le dernier ouvert et il appartient... aux temps modernes !

Il y a aussi quelques petits hôtels et auberges qui ont disparu, tels l'auberge de l'Etoile remplacée par un café moderne, et l'Hôtel Bellevue devenu maison particulière. Ce dernier était